



HAL
open science

Pour une épistémologie de l'action collective

Armand Hatchuel

► **To cite this version:**

Armand Hatchuel. Pour une épistémologie de l'action collective. Gouvernement, organisation et Gestion. L'héritage de Michel Foucault., Les presses de l'université Laval, pp.15-30, 2005. hal-03154512

HAL Id: hal-03154512

<https://minesparis-psl.hal.science/hal-03154512>

Submitted on 1 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pour une épistémologie de l'action collective.

Armand Hatchuel
MinesParisTech / PSL Université.

Cet article a été publié comme un chapitre de l'ouvrage :
A. Hatchuel, E. Pezet, K. Starkey, O. Lenay, (Ss. La dir.),
Gouvernement, organisation et Gestion. L'héritage de Michel Foucault.
Les presses de l'université Laval, 2005.

Foucault peut-il être considéré comme un théoricien de la gestion des organisations et par extension, des entreprises ? Telle est la question que je voudrais explorer ici. Je dirais oui d'abord et non, ensuite. Mon oui est un peu inhabituel et s'appuie surtout sur un effet indirect de son œuvre. Foucault est certes utile à l'étude des organisations particulières que sont l'hôpital ou la prison. Il a aussi permis une critique renouvelée de certaines techniques de gouvernement ou de gestion. Mais je défendrai surtout l'idée que Foucault a préparé le terrain intellectuel et ouvert la voie à une épistémologie novatrice, que j'appelle « une épistémologie de l'action ». Une épistémologie qui permet de mieux penser et analyser la modernité contemporaine ; qui fait partie intégrante de ce que sont aujourd'hui nos « Lumières », et au nom de laquelle, nous pouvons étudier aussi bien les entreprises, que les partis politiques, les universités ou même les organisations caritatives. Epistémologie singulière qui éclaire la manière dont les pratiques d'organisation ne se contentent pas de « peser » sur les savoirs et les sujets mais contribuent aussi à leur formation alors que nous imaginons et nous souhaiterions que ce soit l'inverse. Pour autant, Foucault n'est pas un théoricien des organisations, au sens académique étroit qu'a pris ce terme, parce qu'il s'est toujours voulu un « expérimentateur »¹ libre de ses explorations.

1. Pourquoi Foucault ? Des disciplines en quête de fondements

L'apport de Foucault à l'étude des organisations ou à la recherche en Gestion peut être interprété de multiples façons. Il y a d'abord sa place éminente dans les débats philosophiques de son temps. Et quelle discipline peut les ignorer ? Pour autant, il est particulièrement utile d'analyser l'influence de Foucault sur ces disciplines en inversant la question. Que manquait-il à cette tradition de recherche qui ne puisse être obtenu par les moyens habituels de la recherche ? Quelles clarifications, quels problèmes étaient en attente de traitement et expliquent l'accueil fait à Foucault ?

Pour répondre à ces questions, il nous faut revenir sur l'histoire de ces disciplines. L'Etude des organisations ou la recherche en gestion donnent lieu à des échanges académiques internationaux depuis des décennies. On situe le plus souvent leur naissance entre les années 1890 et 1914, période de transformations radicales du monde industriel et de modifications considérables des équilibres entre les nations. Période qui voit surtout l'émergence de ces collectifs inédits et ambivalents que l'on nomme grandes administrations ou grandes entreprises. Dans l'ensemble du monde moderne, de nouvelles traditions de recherche sont en résonance avec ces grands bouleversements. Elles portent d'ailleurs la marque des forces hétérogènes, des contradictions et des métamorphoses à l'œuvre. Rien ne prédisposait le spécialiste de la coupe des métaux qu'était l'Ingénieur Frédéric Winslow

¹ Dits et écrits. 2 p.41 Gallimard.

Taylor à devenir l'un des pères de la gestion moderne, tout en y gagnant de figurer parmi les auteurs les plus décriés du 20^è siècle. Rien ne prédisposait non plus le directeur de sociétés minières et métallurgiques que fut Henri Fayol à poser les principes généraux de l'administration des entreprises à partir desquels allaient se constituer plusieurs courants d'étude du commandement et du gouvernement des firmes. Pourtant, ce sont ces « hommes d'action » qui ressentent et énoncent les premiers une nouvelle « épistémé » : celle de la bonne « gestion », de « l'organisation efficace » ; épistémé aussi puissante et diffusante que celles que Foucault, a pu mettre en lumière, pour les époques précédentes, dans « les mots et les choses ». Que cette épistémé ait été formulée par les bâtisseurs mêmes de ces nouveaux dispositifs de savoir/pouvoir entre parfaitement dans le schéma foucauldien. Tout en conservant le fonds ancien du savoir économique, ces nouvelles doctrines déclaraient néanmoins l'obsolescence d'une économie politique qui, trop prisonnière des schémas de l'échange, du capital, et de l'entrepreneur, n'avait su prédire ni l'explosion des techniques scientifiques de gestion ou d'organisation, ni la naissance des grands groupes industriels.

En énonçant des principes de « direction » réfléchis, codifiés, en puisant leur démarche dans les méthodes de la science, Fayol et Taylor donnait à voir les entreprises comme de nouvelles puissances, moins souveraines que les états et moins effrayantes que le jeu aveugle des forces du marché. La naissance des grandes organisations et des grandes compagnies semblait s'inscrire dans la droite filiation du mouvement des Lumières qui précède celle-ci d'un siècle. Il reviendra à Max Weber d'esquisser le portrait de ce nouveau monde fait de grands collectifs en remarquant que la distinction entre économie et sociétés y perdait une large part de sa pertinence ancienne. Surtout, il voit dans ce nouveau paysage sociétal, une mutation des manières d'agir et par là même des modes d'être sociaux. Sur ce point, on sait que la contribution de Max Weber se distingue tout particulièrement de celle d'Emile Durkheim, son contemporain illustre, mais qui ne semble pas avoir perçu la puissance intégratrice et normative de ces nouveaux collectifs. On sait aussi comment « le phénomène organisationnel » a été négligé autant par l'ancienne Economie Politique que par les toutes jeunes sciences sociales. L'influence persistente de Max Weber tient précisément à sa prise de conscience précoce de l'impact de la révolution organisationnelle sur l'histoire de la modernité. Notamment, qu'il ne s'agissait plus de faire la critique d'institutions dogmatiques mais de grands ensembles bureaucratiques.

La tradition académique qui se consacre dès l'entre deux-guerres à l'étude des organisations et à la gestion des entreprises témoignait de ce nouveau monde en même temps qu'elle contribuait à son histoire. Mais cette nouvelle épistémé – « l'organisation efficace » comme espace de connaissance et d'action- n'a pas de place clairement assignée dans le tableau des savoirs. Aussi, depuis un siècle ces recherches prendront des orientations diverses en fonction des traditions scientifiques, culturelles ou même nationales. L'internationalisation de ces travaux n'a vraiment commencé qu'à la fin des années 60 et n'est encore que partiellement accomplie. Cela explique que l'œuvre de Foucault ait pu être lue et reçue différemment en France et dans les pays anglo-saxons.

En France, un effort important a été accompli pour préciser les bases fondamentales des recherches en Gestion (Martinet 1988, David, Hatchuel and Laufer 2001, Hatchuel 2001). Ces travaux, sur lesquels je m'appuie ici, permettent de comprendre l'apport de Foucault. Car ils éclairent l'histoire de ces recherches ainsi que les difficultés persistentes qu'elles ont connues pour clarifier leur objet et leur identité épistémologique. Difficultés, et c'est un point capital de notre raisonnement, dont *on peut trouver des traces parallèles dans l'itinéraire foucauldien lui-même.*

Longtemps, les recherches sur la gestion des organisations ont semblé orphelines. A quelles traditions pouvait-on les rattacher : aux sciences de l'ingénieur, aux sciences économiques et sociales, aux théories de l'ordre et du chaos ? Comment caractériser leur programme ? Leurs enjeux culturels ? Ces questions font encore débat. En pratique, ces interrogations n'ont guère limité le développement professionnel de ces travaux. Aujourd'hui la légitimité sociale de ces disciplines va de soi. Et en moins de trois décennies, les chercheurs en gestion ont vu leur champ d'étude et d'intervention s'étendre à des institutions et à des organisations qui hier semblaient *rétives à toute analyse critique ou à toute réinvention* de leurs fonctionnements. D'une certaine manière, l'absence d'un corpus dogmatique de référence a permis une interdisciplinarité favorable à l'innovation et à la liberté de travail. Reste qu'il fut longtemps difficile de définir une perspective épistémologique unifiée ou un programme de travail clairement autonome pour ces disciplines.

2 Le programme Foucaultien : la quête d'une trajectoire intellectuelle

Or, on peut interpréter la trajectoire intellectuelle de Foucault en termes similaires : c'est-à-dire, comme la quête d'une identité intellectuelle et culturelle nouvelle permettant d'aborder des problèmes qui n'appartenaient pas traditionnellement à l'aire de la philosophie ou auxquels on ne prêtait aucun statut universel. Vingt ans après sa mort, sa démarche nous apparaît comme une tentative audacieuse pour faire du travail philosophique un mode d'investigation des expériences collectives ou des épreuves de vie propres à notre temps. On sait que ses travaux sur la nature des savoirs le conduisent avec « Les mots et les choses » à prendre ses distances avec l'héritage des sciences sociales et des humanités. Il se tiendra aussi à l'écart des courants psychanalytiques ou structuralistes (marxisme compris) qui dominent la vie intellectuelle française durant les années 60-70. Enfin, il porte son attention sur des objets d'étude peu familiers de la philosophie et bien plus proches de ceux que peuvent étudier les chercheurs en gestion : l'hôpital, les prisons et les camps romains, les statistiques de santé et les relevés médicaux...

Pour autant, l'originalité des *méthodes* de Foucault reste difficile à cerner. Selon ses propres termes, il s'agit notamment d'une archéologie et d'une généalogie du pouvoir et du savoir. Mais la méthode archéologique et généalogique n'était pas absente des courants anthropologiques et historiques de l'avant ou de l'après guerre. On peut penser par exemple à Louis Gernet et à ses travaux sur la Grèce antique si influents sur Jean-Pierre Vernant dont Foucault s'inspirera pour ses derniers livres. On peut même trouver dans l'analyse marxiste une évidente logique généalogique. Foucault en est pleinement conscient. Et il tente d'expliquer sa position dans « l'archéologie du savoir » son ouvrage le plus « théorique ». Il y revendique son originalité en termes précis : il ne s'agit pas pour lui d'envisager l'étude du pouvoir et du savoir, respectivement comme de simples luttes pour la domination ou la vérité. Car cet énoncé mobilise ces notions comme s'il s'agissait d'invariants universels. A l'inverse, il traque *les mouvements historiques du discours* qui révèlent et déterminent, des formes disciplinaires, des formes de rationalité et des dispositifs singuliers de pouvoir/savoir. Dans ces deux derniers livres, il annonce des « modifications » à ses premières analyses². Il tente d'y problématiser ce que nous avons appelé ailleurs des formes de « normativité non dogmatique » (Starkey and Hatchuel 2002) qui rendraient possible une « esthétique de l'existence ». Vingt ans la disparition de Foucault, on peut contester l'existence d'un programme Foucaultien. A

² C'est le titre du chapitre 1 de « l'usage des plaisirs », volume 2 de « l'histoire de la sexualité » Paris Gallimard 1984.

suivre Foucault lui-même, on devrait envisager son travail comme un processus de découverte où chaque recherche conduit à une consolidation et à un remaniement des hypothèses.

C'est de ce point de vue, qu'un texte bien connu de Foucault prend une importance considérable. Il s'agit de « Qu'est-ce que les Lumières ? »³ que je crois central pour la compréhension des rapports entre ce que cherche Foucault et l'étude contemporaine des organisations. L'analyse de ce texte constitue l'essentiel de ma contribution car, comme nulle part ailleurs chez Foucault, on y trouve réunis *les figures rhétoriques, les signes stylistiques et les arguments ordonnés d'un énoncé programmatique*. Ce texte constitue l'une des expressions les plus denses de l'héritage foucauldien : un héritage vivifiant pour l'étude des organisations, sans pour autant clore leur champ de recherche.

3. “Qu'est-ce que les lumières” : un programme Foucauldien

Si l'on applique à Foucault son propre mode de lecture, on remarque que le premier objet de ce texte est une explicitation de sa propre contribution à la philosophie de la modernité. Et l'on peut imaginer qu'il s'agissait d'un texte où chaque mot était risqué et demandait une attention extrême.

Le texte se présente en trois parties nettement séparées. La troisième est écrite dans un style très structuré cherchant un effet de *systematicité* (une revendication explicite du texte lui-même) et de rigueur. Les deux premières parties du texte installent les grandes interrogations sur la modernité et désignent les deux interlocuteurs que Foucault considère comme les références les plus légitimes pour un projet qui se veut tentative de rénovation des Lumières. Vient d'abord une discussion de l'approche Kantienne de la modernité où celle-ci est définie comme émancipation de toute tutelle dogmatique et introduction de la raison critique dans le débat public. Suit un commentaire du projet Beudelaire, celui d'un dandysme intellectuel qui permettrait à chacun de s'inventer lui-même, au moins en tant qu'artiste. La logique de l'analyse claire : Foucault cherche une définition de la modernité qui dépasse ces deux grandes conceptions opposées. Il veut revisiter l'idéal Kantien d'un pouvoir acceptable parce que raisonnable ; et celui plus radical, d'un sujet capable de s'inventer lui-même. *On reconnaîtra ici deux figures extrêmes de l'action collective*.

Il serait trop long dans ce texte d'examiner les raisons qui poussent Foucault à choisir ces deux idoles antagoniques et non pas Hegel ou Nietzsche par exemple. Et pour une approche contemporaine des organisations, il importe plus d'examiner la clarification théorique qu'opère la troisième partie du texte. Foucault y formule un programme de travail qui me semble tendre *vers une nouvelle épistémologie* que je définis comme une “*Epistémologie de l'action*”. Pour me faire comprendre sur ce point, je rappellerai les principales propositions de ce texte que l'on peut classer en deux séries : une première série de propositions énonce *les conditions philosophiques* d'une telle épistémologie, une deuxième série spécifie ce que sont *les objets de l'enquête*.

a) Les conditions philosophiques d'une nouvelle épistémologie : le rejet d'un projet métaphysique

Pour Foucault, la modernité contemporaine n'est plus confinable à la recherche du “noyau essentiel de la rationalité”, qui fut l'objectif principal de l'approche kantienne. Notre

³ Traduction de « What is enlightenment ? » in Rabinow (P.), ed. *The Foucault reader*, New York, Pantheon Books repris dans Dits et écrits n°4.

modernité doit s'orienter vers les "limites actuelles du nécessaire". Cette formule, au style très foucauldien est rendue opaque par sa concision même. Mais Foucault en livre quelques clés : il s'agit d'éviter toute forme de rationalisation qui « n'est pas ou plus indispensable pour la constitution de nous-mêmes comme sujet autonomes ». L'autonomie du sujet ne résiderait plus dans son assujettissement total à la raison mais dans un nouveau rapport à cette dernière, moins contraignant et moins exhaustif. Il ne faudrait retenir que les seules règles de la raison dont l'abandon emporterait notre autonomie.

Par conséquent, il faut éviter toute confusion entre "les Lumières et l'Humanisme" : le mouvement des Lumières correspond à une interrogation universelle, toujours renouvelée dans son attitude critique. L'Humanisme est un ensemble de doctrines et de valeurs historiquement situées. Hier, le marxisme passait pour un humanisme, aujourd'hui l'Écologie revendique d'en être un autre. Ainsi les valeurs ne sauraient être des invariants, ni des données, ni même des universaux. On doit les reconstruire et les interroger car même la plus sympathique d'entre elles peut soudain préparer une nouvelle forme d'oppression.

Enfin, la pensée critique n'est pas nécessairement "un comportement de rejet". L'interrogation critique, et l'épistémologie qui lui est sous-jacente, ne consistent pas à « définir la frontière que la connaissance ne doit jamais franchir » (dogme du vrai). Elle doit plutôt conduire l'enquête sur les explorations dans l'inconnu que nous pourrions valablement entreprendre. De ce fait, l'enquête critique doit se "détourner de tous ces projets qui sont globaux et radicaux » et adopter une "attitude expérimentale " ou « une épreuve historico-pratique des limites que nous pouvons franchir ». Préférence devrait ainsi être accordée aux "transformations précises" par rapport au « promesses de l'homme nouveau". Foucault réaffirme ici l'absence d'horizon pour le travail critique : *il n'y a de fin pensable ni de la société, ni de l'histoire, ni de l'enquête*. L'inachevé est la condition de la pensée et de la connaissance pour l'homme contemporain.

Toutes ces propositions découlent d'une affirmation centrale : le but de la critique n'est plus de "rendre possible la métaphysique" ni "d'affirmer un rêve vide de liberté ». Dès lors, il s'agit de « saisir les points où le changement est possible pour déterminer la forme précise à donner à ce changement". A lire ces propositions, on comprend mieux la singularité, sinon la « radicalité non radicale », de la quête foucauldienne. Ni Kant, ni Beaudelaire. La modernité ne peut plus laisser croire qu'elle reconstruira une nouvelle métaphysique consolidant définitivement son édifice. Elle ne peut non plus annoncer l'émancipation totale du sujet.

Ces grands voiles tombés où faut-il regarder ? Sur quels objets faire porter l'enquête ?

b) Les objets de l'enquête : les formes de la rationalisation de l'action

Là encore le texte est particulièrement précis et énonce une seconde série de propositions. Mais comment ne pas le remarquer ? Foucault abandonne, cette fois, le style sophistiqué et récursif qui fit tant pour la magie de certains de ses livres. Il adopte une expression quasi-administrative et quasi-rationaliste en indiquant, dans l'ordre : *les enjeux de sa démarche, son domaine, les règles qui la systématise et les résultats à en attendre*. En termes Foucauldien, on peut dire que Foucault semble se prêter ici à une "disciplinarisation" académique de lui-même. On pourrait penser qu'il adopte ici une forme de discours qui s'apparente à une sorte de confession, à « l'aveu » forcé d'un programme uniquement parce que tout philosophe est sommé par l'Académie d'avoir un programme. Ce texte ne révélerait

alors rien de Foucauldien, car il serait que répétition convenue des normes discursives propres à ce type d'énoncés académiques. Ce danger ne peut être complètement écarté. Aussi, est-ce aux *surprises* du texte de Foucault, à ce qui passe malgré tout dans les brèches du discours normé qu'il faut s'attacher. Et fort heureusement, le texte contient de significatives traversées.

a) Pour situer *l'enjeu* de l'enquête, Foucault se demande "comment déconnecter la croissance de nos capacités et l'intensification des relations de pouvoir". Venant de Foucault la formule est plus qu'inattendue ! Ne s'agit-il pas de séparer pouvoir et savoir, de gagner en vérité sur nous-mêmes ou sur autrui sans une disciplinarisation nouvelle ou plus intense ? Les dispositifs de savoir/pouvoir obéiraient à autre chose qu'une loi d'airain ? Ils laisseraient place à des failles, à des espaces où nos capacités pourraient se développer sans s'assujétir ?

b) Comme *domaine homogène d'analyse*, Foucault propose d'étudier "ce que l'on pourrait appeler des « ensembles pratiques ». Là encore la formule est d'abord inventive. Foucault veut nommer un champ d'investigation sans écraser son extension par l'acte de nomination lui-même. Mais qu'entend-il par là ? Il veut analyser "non pas les représentations que les hommes se donnent d'eux-mêmes, (nous dirions, les idéologies) et "non pas les conditions qui les déterminent sans qu'ils le sachent » (nous dirions, les grands rapports sociaux). Le propos se fait plus net : « Insistons : l'objet d'étude est ce qu'ils font et comment ils le font », c'est à dire les "*formes de rationalité qui organisent les manières de faire* ». la formulation aurait du surprendre bien des commentateurs : elle exprime avec brio l'objet même des recherches en Gestion.

La proximité entre le programme Foucauldien et le programme d'une théorie moderne de la gestion des organisations ne cesse plus d'apparaître dans le reste du texte. Toujours selon Foucault, l'étude s'entend selon trois logiques interdépendantes : "les relations de contrôle sur les choses, sur les autres et les relations de chacun avec lui-même ». Elle n'a, enfin, qu'une seule promesse la construction progressive d'une « ontologie historique de nous-mêmes ».

A nouveau, la force créative du style foucauldien vient servir des propositions épistémologiquement radicales. Il s'éloigne des traditions sociologiques qui veulent restituer le « vécu » des sujets. L'objet d'analyse n'est pas ni les discours que les acteurs tiennent sur eux-mêmes ni leurs comportements vus comme la trace de leurs logiques personnelles. En s'intéressant à l'épaisseur de leur action, Foucault veut comprendre, à la fois ce qu'ils expérimentent comme sujets agissants et l'ordre des discours qui les constituent comme sujets et constitue ce sur quoi ils agissent. Cette fois, il serait difficile de trouver des formules plus proches des approches contemporaines des organisations. Tout au long de ce texte, la quasi-identité du programme foucauldien et de la recherche en gestion moderne n'a cessé de se confirmer.

4. Retour à la l'étude contemporaine des organisations : Qu'est-ce qu'une épistémologie de l'action ?

L'importance de « qu'est-ce que les Lumières ? » est largement reconnue. Il nous faudrait mieux connaître l'histoire de ce texte, ses conditions d'écriture, et respecter en quelque sorte son « ontologie historique » pour éviter de trop grandes méprises. Car, on l'a dit, le style de la troisième partie n'est pas le style habituel de Foucault. Et on peut croire qu'il s'agit d'un papier de circonstances avec tous les raccourcis de la pensée que certains

contextes nécessitent. Mais en l'absence de ces précisions historiques, ce texte nous offre une tentative unique de problématisation d'ensemble du travail de Foucault, un effort rare pour délimiter la frontière entre tradition et renouvellement qui traverse son approche.

Pour en dégager le substrat épistémologique, revenons aux grandes thèses de ce texte. Deux propositions selon nous servent de clé de voute à l'ensemble de l'édifice et en les commentant nous nous détacherons maintenant de Foucault pour éviter toute confusion entre son texte et notre propre analyse.

a) Il n'y a pas de métaphysique universelle de l'humain, de la liberté ou de toute autre valeur. L'héritage des Lumières réside dans l'attitude critique qui invite à toujours reconnaître ce qui nous constitue comme sujets. Si nous ne pouvons nous inventer nous mêmes complètement, et si nous ne pouvons fonder d'action collective totalement libre, le travail critique et l'expérimentation nous conduise au moins à des *formes contingentes, historiquement situées* de la liberté.

b) Le champ de déploiement de la théorie est "*l'action*" (« ce que les gens font et comment ils le font ». C'est ici que nous sommes le plus loin de la philosophie classique. Et peut-être, le chercheur en gestion contemporain est-il le plus à même de comprendre la force théorique de ce propos par comparaison avec les épistémologies traditionnelles de la rationalité (un certain économisme) ou du lien social (un certain sociologisme) ⁴.

Dans la tradition classique, l'action n'est qu'une conséquence plus ou moins directe de la pensée ou de l'émotion d'un sujet qui préexistent à celle-ci. Nous ne sommes pas préparés à penser que l'action est « le lieu du contrôle » (locus of control) (Miller 1983) où se construisent et s'éprouvent, simultanément, les sujets, leurs objets et leur valeurs ⁵. En tant que « lieu du contrôle », l'action n'est pas non plus la résolution d'une hypothèse de pensée comme le croit le pragmatisme classique. Elle fournit, au contraire, les conditions d'exercice nécessaires à la pensée. L'étude de l'"action" révèle donc de façon privilégiée les « formes de rationalisation » du sujet et du monde ainsi que les « relations de contrôle » qui lui sont associées. Pouvoir et savoir ne déterminent pas l'action comme une forme s'impose à une matière amorphe. C'est en cherchant à constituer l'action, à la rendre « concevable » (Hatchuel 2001 *ibid.*), visible et normalisable, donc par réaction, *opposable*, que nous *déterminons les formes du pouvoir et du savoir*. La ville, ou l'entreprise ne sont pas en soi des lieux de savoir et de pouvoir, ce sont les actions urbaines ou l'action entrepreneuriale qui par son régime propre redistribue les pouvoirs et les savoirs.

Le refus de toute métaphysique de l'humain, le parti pris d'examiner « ce que les gens font », fondent ce que j'appelle *une épistémologie de l'action* i.e. l'étude de ce qui rend *l'action* reconnaissable, contrôlable, évaluable et assignable causalement ou encore ce qui autorise une notion aussi forte que celle de « responsabilité » des sujets. Il faut reconnaître que la notion d'épistémologie de l'action n'a rien d'immédiat, mais l'on peut lui trouver des racines anciennes, notamment dans la philosophie romaine : je pense ici aux travaux d'Hélène Vérin sur la redécouverte de la « réduction en art » romaine comme l'un de moteurs

⁴ On pourra se reporter sur ce point à la définition que nous donnons ailleurs de l'objet et de l'épistémologie des sciences de Gestion (Hatchuel 2001).

⁵ On peut penser ici aux travaux philosophiques si originaux et si précurseurs de JW. Miller mais nous ne pouvons que les évoquer de manière elliptique car cette philosophie est encore trop peu connue et mériterait un exposé complet et rigoureux (Miller 1983)

intellectuels de la Renaissance⁶. Ainsi le détour par Foucault permet-il de dégager le cadre analytique d'une étude des organisations *qui ne dépende plus des hypothèses traditionnelles des sciences sociales*. S'il n'y a pas d'invariant du "social" où s'il n'y a pas d'essence de la rationalité, c'est effectivement un nouveau statut qui se dessine aussi pour les sciences sociales. Un statut « d'ontologies historiques de l'humain » : celui de formations nécessairement provisoires, soumises à la nécessité de se renouveler sous peine de devenir des dispositifs d'assujettissement de l'humain à ces ontologies historiques. Mais quelle discipline, quel champ de savoir permettrait ce renouvellement ?

Foucault cherchait des voies de passages, non une discipline. En revanche, la recherche en Gestion ou l'étude des organisations contemporaines peuvent trouver dans cette posture intellectuelle un statut inédit, celui d'une discipline académique qui refuse, comme Foucault, l'invariance des grandes hypothèses classiques. A le suivre, on comprend que la forme moderne des Lumières, en quelque sorte notre seconde modernité, réside dans l'investigation des contraintes qui pèsent sur toute action collective, y compris sur les sujets académiques que nous pensons être. Enfin, si l'on accepte que toute valeur ne puisse renvoyer qu'à une ontologie historique alors nous avons une définition presque immédiate de l'émancipation « gérable » ou, ce qui revient au même, de la recherche en Gestion : montrer comment, dans l'action, une nouvelle valeur émancipatrice peut donner lieu à une expérience collective critique et inventive, historiquement située.

En revisitant la vision Kantienne des Lumières, ainsi que la conception beudelaïrienne du sujet auto-createur, Foucault ne veut plus être le philosophe de la disciplinarisation, mais celui d'une nouvelle modernité. Où il ne s'agit plus seulement de lutter contre des pouvoirs dogmatiques (même s'il en existe toujours...) mais d'affronter aussi des illusions d'autonomie et d'autofondation qui peuvent être destructrices. C'est aussi une manière de redéfinir la place et la valeur de la recherche. La bonne nouvelle, en tout cas pour nous, c'est que les avancées Foucauldienne exprimaient une quête parallèle à celle que poursuivait de manière plus confuse l'étude des organisations ou la recherche en Gestion. Pouvait-on énoncer tout cela ainsi sans l'aide de Foucault ? On ne surprendra pas en disant que les principales difficultés tenaient du pouvoir et du savoir académique. Renoncer à toute métaphysique universelle, c'était renoncer à l'ordre dogmatique des disciplines séparées qui dessinent le tableau des savoirs et qui encadre toute réflexion critique. Accepter que l'"action" soit l'espace d'analyse revenait à prendre ses distances avec les métaphysiques de la rationalité et du social qui forment les figures universelles de l'humain. Le mérite de Foucault c'est d'avoir transgressé ces dogmes pour notre bénéfice.

Conclusion : Au-delà de Foucault : nouveaux programmes, nouvelles théories ?

Nous avons lu Foucault comme une tentative d'émancipation singulière. Emancipation par rapport à la tutelle des savoirs philosophiques, sociaux, et psychologiques qui se sont forgés avant l'expérience contemporaine de l'autonomie. Non parce que ces savoirs seraient faux. Mais simplement par ce qu'ils ne sont plus pertinents pour exprimer l'expérience commune de recherche et de vie. L'aboutissement intellectuel de ce cheminement serait une épistémologie de l'action. Une épistémologie très proche de celle qui s'est dégagée dans le champ de la recherche en Gestion Française (Martinet 1988, David, Hatchuel, Laufer 2001). Et dont le travail récent permet de retrouver en retour le projet Foucauldien. Finalement, L'histoire de la recherche sur les organisations recoupe le projet Foucauldien à la fois

⁶ Hélène Vérin, « la réduction en Art », in Hatchuel A., Gaudin T. éd., « Les nouvelles raisons du savoir. Colloque de Cerisy » 2003 Editions de l'Aube Paris.

profondément et intimement. Il y a là somme toute ni hasard, ni coïncidence. Les organisations contemporaines sont les lieux où l'action critique et inédite permet précisément de débattre des métaphysiques anciennes.

Doit-on alors penser que les pas accomplis avec Foucault suffisent à clarifier cette épistémologie de l'action et fournissent un programme de travail pour la recherche en organisation ou en Gestion ? C'est là une question importante précise et il faudrait y répondre mieux que nous ne pouvons le faire ici. Mais je crois pouvoir dire que la réponse sera, malgré tout, négative. Nous sommes désormais dans « l'après Foucault » ; l'Histoire a changé mais pour un chercheur, il y a au moins trois chantiers qui sont encore devant nous et que l'on ne peut sous-estimer :

- *les limites du concept de pouvoir/savoir* : Les relations de pouvoir ne sont pas les seules formes de relations qui s'expérimentent dans les sociétés contemporaines. De plus, tout savoir est par nature limité, incomplet, inachevé. *S'il rend visible ce qu'il constitue en objet, il organise aussi l'ombre et l'invisible.* Dès lors, les dispositifs de savoir /pouvoir sont aussi des espaces d'inversion du contrôle, de simulacre du réel, ou le théâtre de fallacieuses conformités. Dans les organisations contemporaines, le savoir est devenu dynamique, fluide rapidement obsolète, il en résulte des formes de pouvoir instables, des pertes acceptées de gouvernementalité, voire une limitation rationnelle du désir de savoir/pouvoir. Ces limitations conduisent le plus souvent, faute d'alternatives suffisamment inventives, à une seule forme de rationalisation, celle de la relation marchande, et nous expérimentons donc peut-être aujourd'hui une des « ruses de la liberté » : le déni de savoir et l'autonomie comme forme de la tyrannie. Il nous faudra explorer les instruments théoriques qui rendent compte de cet inédit.

- *Comment étudier l'action collective in situ ?* Comment expérimenter de nouvelles libertés ? Qu'est-ce qu'une forme de rationalisation ? Peut-on repérer des invariants de la rationalisation qui ne soient pas une métaphysique de la rationalité ? Foucault ne nous dit pas grand chose sur ces questions cruciales pour la recherche. C'est à nous de poursuivre le travail. D'autant que les transformations actuelles montrent l'importance des formes de l'action dans la détermination des enjeux politiques. Prenons le désir contemporain de plus de démocratie : A quoi pouvons nous reconnaître des processus démocratiques ? Ne faudrait-il pas penser que la démocratie est une propriété émergente et contingente à certaines formes d'action ? Est-ce qu'un débat télévisé est un processus démocratique ? Pourquoi ne voyons nous pas naître des formes plus inventives de discussion alors que la survie des systèmes écologiques passe par le gouvernement des processus créatifs (cf. chapitre de Franck Aggeri) ?

- *Une critique de l'efficacité et de la genèse des valeurs dans nos sociétés* : Si l'action est le champ central de l'investigation théorique, nous devrions nous attacher à l'examen des modes de mesure de l'efficacité et plus généralement aux pratiques d'évaluation sociale qui organisent les pouvoirs/savoirs les plus méritocratiques en apparence. L'exemple même du monde académique, notre monde professionnel, est peut-être le plus intéressant à cet égard : nous pouvons tous éprouver le pouvoir à la fois conformateur et absurde de systèmes d'évaluation de la recherche fondés uniquement sur des métriques d'impact ⁷. On peut aisément faire la critique de ces « optiques sans vision » ; mais plus intéressant serait de se

⁷ Voir le chapitre consacré à la question du "dressage" académique dans l'ouvrage de Starkey and mc Kinlay de 1997.

demander ce qu'est cette liberté que nous chercheurs, voudrions expérimenter ou que nous éprouvons comme assujétie par ces évaluations ?

Après Foucault, les recherches nées il y a un siècle sur les organisations ou sur les formes de la Gestion, privée ou publique, peuvent mieux situer leurs enjeux intellectuels et culturels. Le détour foucauldien éclaire une épistémologie de l'action, ouvrant l'espace d'une nouvelle modernité. Mais il n'est qu'un détour. Il nous faut continuer, en chercheurs, à éprouver cette épistémologie en explorant ses formulations possibles et sa fécondité.

Références

- David, A., Hatchuel, A., Laufer R., 2001, «*Les nouvelles fondations des sciences de Gestion* » Vuibert/Fnege, Paris
- Foucault, M., 1984, « Qu'est-ce que les Lumières ? » in *Dits et Ecrits*, tome 4, p. 562, Gallimard Paris.
- Hatchuel A., 2001, « Quel horizon pour les sciences de gestion ? Vers une théorie de l'action collective ? » in David, A., Hatchuel, A., Laufer R., 2001, «*Les nouvelles fondations des sciences de Gestion* » Vuibert/Fnege, Paris.
- Hatchuel A., Gaudin T., (éds.) , 2003, "Les nouvelles raisons du savoir. Colloque de Cerisy", Editions de l'Aube Paris.
- Miller J.W, 1983, « *The midworld* », Norton publishers.
- Starkey, K., Mc Kinlay, A., 1997, « *Foucault, management and organization theory* », Sage London.
- Starkey K.P., Hatchuel A., 2002, The Long Detour: Foucault's History of Desire and Pleasure *Organization*, Vol. 9, No. 4, 641-656 (2002).
- Vérin H., 2003, "La réduction en Art" in Hatchuel A., Gaudin T., (éds.) , 2003, "Les nouvelles raisons du savoir. Colloque de Cerisy", Editions de l'Aube Paris.

